

La solution médicinale de biphosphate de chaux des Frères Maristes



L'origine du médicament et la tradition orale

La connaissance des vertus thérapeutiques chez les religieux était courante au Moyen-âge. Ce sont les moines qui contribuèrent à transmettre les éléments de cette science par tradition orale. Il faut admettre que l'histoire de la médecine monastique à été très peu étudiée. Elle a souvent été cantonnée à la période du Haut Moyen Âge alors qu'elle aura perduré en marge de la médecine savante jusqu'au 18^e siècle au moins. Il faudra attendre la seconde moitié du 20^e siècle pour que des historiens se demandent réellement d'où viennent ces recettes et commencent à les étudier d'un point de vue médical. La médecine monastique a donc, peu à peu et timidement, acquis un minimum d'estime aux yeux des historiens. Grâce a ce regain d'intérêt, il a été démontré que certaines recettes remontaient à des sources savantes de l'antiquité. Pour ce faire, on

procède par comparaison des recettes avec des sources possibles. Par exemple, en relevant des similarités entre une recette et un texte plus ancien. Il peut s'agir d'une simple traduction du texte latin. Le tonique des Frères Maristes ne fait pas exception à cette règle.

Les vertus du biphosphate de chaux

Le remède était un puissant tonique qui combattait le rhume, les bronchites, la grippe et les maux de gorge. Il fortifiait en quelque sorte le système immunitaire. À raison d'une ou deux cuillerées dans un verre d'eau, de thé, de malt, de vin ou tout autre breuvage, mis à part le lait. La solution pouvait être prise à chaque repas et à l'heure du coucher par voie orale pendant une quinzaine de jours. Les minéraux devaient flotter dans la bouteille puisque nous retrouvons la notice suivante : « *s'il survenait quelque nébulosité dans la solution, il suffit de la passer à travers un linge pour lui rendre sa limpidité première* ». Le linge servait en quelque sorte de filtre ! Autres temps, autres mœurs...

L'apport des Frères européens

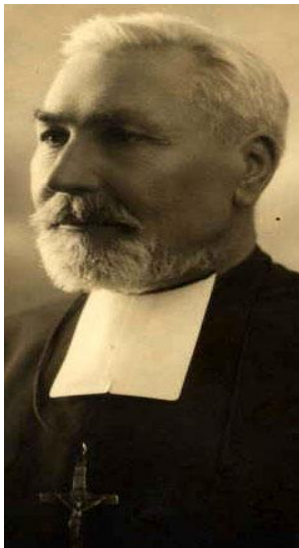
Le 15 août 1885, le paquebot Saint-Germain quittait le port du Havre avec à son bord nos six fondateurs. Ces missionnaires partaient vers l'Amérique en amenant avec eux de nombreuses connaissances. Le directeur de la nouvelle mission; le Frère Césidius, n'avait rien oublié de tout cela. À travers les objets usuels emmenés au pays, il n'y avait pas que des volumes d'éducation, des tissus, des chapeaux et que de la fourniture scolaire, mais également des éléments culturels de la « vieille Europe » tel que la fameuse recette du biphosphate de chaux. En 1893, le Frère Césidius, Supérieur du District d'Amérique du nord (Canada et États-Unis) fut convoqué au 9^e Chapitre général à Saint-Genis-Laval. Il en revint Visiteur et ramena avec lui le Frère Pierre-Nolasque spécialiste de la fabrication du biphosphate de chaux. Ce dernier s'établit sur la propriété que nous avons achetée dans la paroisse de Saint-Athanase à la limite nord d'Iberville. C'est donc au juvénat Loupret que le Frère Pierre-Nolasque construisit bien modestement

un atelier pour la calcination des os au nord du jardin. Malgré le fait que l'on se contentait de peu et que l'on ne prit pas les moyens d'en vendre davantage, grâce à ce petit embryon industriel et aux bons services des confrères maristes, la distribution du biphosphate commença à s'étendre au-delà de notre communauté. Nos archives possèdent le contrat original de 1907 entre les Frères Maristes et W. Brunet et cie, pharmaciens. Les grandes bouteilles de un litre se vendaient alors 12 dollars la douzaine avec un rabais de 50%. En 1908, le Frère Pierre-Nolasque fut rappelé en France car il n'avait été que prêté à la jeune province. Il mourut en France le 23 mars 1919. C'est le Frère Alfrid qui prit en charge en 1908, l'humble atelier. Il se rendit compte dès les premiers jours de la nécessité d'une organisation convenable ce qui exigerait un atelier beaucoup plus grand que la cambuse dont il avait hérité. Il devait obtenir un four réfractaire dont les grilles pourraient supporter une chaleur intense permettant une parfaite calcination des os afin d'obtenir la solution souhaité ainsi que des instruments résistants aux acides. Malheureusement, le Frère Alfrid dût utiliser les vieux instruments pendant quelque temps avant de pouvoir accumuler les fonds monétaires nécessaire pour renouveler son équipement et ce sans le secours de la caisse de la procure provinciale.

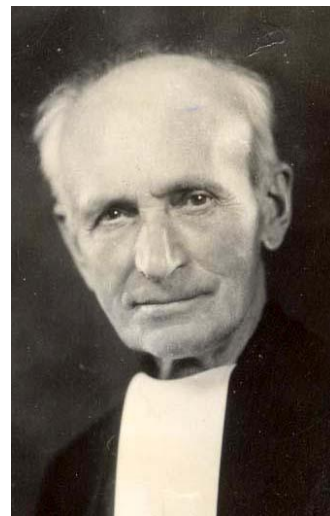


Cette photographie nous montre l'Hermitage (à gauche), le juvénat Loupret en annexe à l'Hermitage (à droite), la ferme Bleury à l'extrême droite. La mansarde derrière l'Hermitage à servi d'atelier de biphosphaterie.

Hélas, deux ans après il ne put convaincre les membres du Conseil provincial du bienfait de l'achat du nouveau matériel et dû remettre les économies de la biphosphaterie. Il ne croyait pas pouvoir continuer dans de telles conditions et remit sa démission peu de temps après. En 1910, le Frère Pierre-Chrysologue eut pour mission de remplacer le Frère Alfrid. Ce Frère fut économiste du district d'Amérique dès 1887 et cumulait beaucoup d'expériences. Il constata que le Frère Alfrid avait vu juste et que l'on ne pouvait pas fournir une marchandise répondant aux exigences des clients. Certains pharmaciens de la localité proposèrent au Frère Pierre-Chrysologue de vendre le médicament en plus grande quantité. L'offre fut refusée faute de travailler avec des instruments désuets. Quelques années plus tard, le Frère Pierre-Chrysologue se rendit en Europe et visita plusieurs de nos biphosphateries de France, d'Espagne et d'Italie. Il s'aperçut qu'aucune d'entre elles n'avaient modernisé les procédés de fabrication datant du Moyen-âge. Malgré cette constatation notre biphosphaterie d'Iberville fonctionna tant bien que mal jusqu'à la crise boursière de 1929. Il faut mentionner qu'à de nombreuses reprises entre 1910 et 1929, le Frère Pierre-Chrysologue tenta d'abandonner son poste devenu un fardeau et qui ne rapportait plus que quelques dollars par années.



Frère Alfrid (Joseph Bastide)



Frère Pierre-Chrysologue (Étienne Cellard)

L'Essor du biphosphate grâce au Frère Ernest-Béatrix



En avril 1930, le Frère Ernest-Béatrix, alors employé comme professeur au scolasticat, proposa à ses Supérieurs d'occuper ses temps libres à reprendre la fabrication canadienne du tonique mariste. Le problème fut plus complexe que prévu car jamais le « secret » de la fameuse recette n'avait été dévoilé à un Frère non français. Double coup de chance pour le Frère Ernest-Béatrix. D'une part, il obtint la permission de s'occuper de la biphosphaterie et d'autre part, on lui acheta les instruments adéquats pour le bon fonctionnement de celle-ci.

Il devint ainsi le premier Frère non français à obtenir le droit de fabrication de biphosphate de chaux! Le Frère Ernest voulu modifier légèrement la recette originale en incorporant un léger soupçon d'essence de menthe avec un peu de sucre pour améliorer le goût. Il souhaitait aussi faire disparaître le dépôt de matières organiques présent dans le médicament grâce à un procédé simple. Ce dépôt représenta toujours un handicap pour la vente à grande échelle. Malgré cette situation, les revenus nets de la biphosphaterie montèrent en flèches au début des années trente et ce malgré la crise économique de 1929. Le Frère Ernest-Béatrix en habile gestionnaire veilla à la vente, à la distribution ainsi qu'à faire connaître le produit partout dans la Province. En peu de temps, la petite biphosphaterie canadienne devint très lucrative. Ce qui amena plusieurs personnes de mauvaise foi à s'intéresser à la vente du produit. En effet, si une corporation obtenait les droits de production et de distribution, les Frères perdaient complètement le monopole de leur produit.



James Johnston



Charles-Léon Moquin

L'Entente avec la Canadian American Agencies scella le sort de la vente de biphosphate de chaux au Canada

Le Frère Ernest-Béatrix reçut au cours des cinq premières années de son mandat un grand nombre de sollicitations. Malheureusement, une entente scella le sort de la biphosphaterie canadienne. En effet, le 4 janvier 1935, le Frère Ernest-Béatrix signe un contrat au nom des Frères Maristes avec la Canadian American Agencies et ce, sans l'accord du Conseil provincial. Malheureusement, les deux dirigeants de cette petite corporation de vente s'avéreront des escrocs. Le premier personnage est Monsieur Charles-Léon Moquin, canadien-français et le second est Monsieur James Johnston, né en Irlande du Nord. Ils offrirent l'exportation du biphosphate de chaux vers les États-Unis avec un prix moyen de 3.60\$ la douzaine suivit d'une augmentation de 4.00\$ au cours des six mois suivants. Le 16 février 1935, le Conseil provincial demande au Frère Ernest-Béatrix de ratifier l'acte qu'il a passé.

Au 23 mai 1935, le Frère Ernest-Béatrix a livré à la Canadian American Agencies pour 7578\$ de marchandises or en date du 25 juillet, il n'a reçu que 4859.24\$. Le Conseil s'alarme devant cette carence de paiement et par résolution passée à l'unanimité envoie une sommation à la CAA. De leurs côtés, MM Moquin et

Johnston multiplie les belles promesses de paiement. Nous n'avons jamais touché un sou du 2718,16 \$ de la balance restante. Suite à cet incident, les ventes de biphosphate de chaux chutèrent et l'on cessa la commercialisation du produit à grande échelle. Notre cher Frère Ernest-Béatrix œuvra quelques années à la biphosphaterie par temps perdu mais il se consacra surtout à la rédaction de son manuel d'agriculture et à la procure provinciale durant les vingt dernières années de sa vie. Ce fut la fin de la biphosphaterie en terre canadienne.

Affiche publicitaire (1935) de la Canadian American Agencies

Solution de Biphosphate
de
Chaux



G. GONTHIER
Publicitaire conseil — attaché à l'agence
de publicité Vickers & Benson
Montréal - Toronto



J. JOHNSON, Prés.
Canadian American Agencies.



C.-L. MOQUIN, Vice-prés.
Canadian American Agencies.

Desrosiers



LA CANADIAN AMERICAN AGENCIES, distributeurs
du tonique des Frères Maristes est une « maison
canadienne » financée par des capitaux canadiens.

LA solution de biphosphate de chaux est un des premiers
bienfaits apportés aux malades et aux convalescents
par l'ordre enseignant des Frères Maristes, fondé il y a
118 ans et établi au Canada depuis plus de 50 ans.



Distributeurs:

CANADIAN AMERICAN AGENCIES
630, rue DORCHESTER Tél. HA. 1962

Actualités dans le monde des archives

Des centaines de documents volés se retrouvent à l'Université Harvard et à Chicago: ils ne seront pas rapatriés, par manque de budget et d'intérêt



Photo : Pedro Ruiz - Le Devoir

Le centre montréalais des Archives nationales dans l'ancien établissement des Hautes Études commerciales, avenue Viger. Le Québec a été dépossédé d'une grande quantité de précieux documents datant de la Nouvelle-France.

Des centaines de documents volés aux Archives nationales du Québec au fil des ans se retrouvent aujourd'hui dans les bibliothèques de l'Université Harvard et à la Newberry Library à Chicago. Mais le Québec n'a pas l'intention de rapatrier ces documents qui témoignent de l'histoire des tout débuts de la Nouvelle-France, ni d'en obtenir copie.

Or, quiconque veut en savoir plus sur plusieurs personnages-clés de l'histoire de Nouvelle-France, dont Louis Jolliet, le ministre Colbert ou Nicolas Juchereau, devra se rendre à la bibliothèque Houghton de l'Université Harvard, là où sont détenus des documents provenant des Archives nationales. Même portrait pour des contrats liés à la construction du Château Saint-Louis, bâtiment majeur dans l'histoire du régime français, dont on fouille aujourd'hui les vestiges sous la terrasse Dufferin.

Pas moins de 197 documents datés de 1590 à 1822 détenus par l'Université Harvard ont ainsi été «dérobés» aux Archives nationales de la province, fort probablement par un réseau d'intermédiaires. Près de 350 documents d'époque, originaires de fonds d'archives publics du Québec, se sont retrouvés de la même façon à la Newberry Library à Chicago.

Le dossier des archives volées a été porté en 2008 à l'attention de Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ), qui, sous la pression de plusieurs historiens et généalogistes, a contacté les deux universités américaines. Malgré

une offre de l'Université Harvard, proposant de microfilmer l'ensemble des pièces pour «un prix d'ami» de 5882 \$, les Archives nationales ont décliné la proposition et n'affichent aucun intérêt à l'égard de ces pièces traitant de multiples transactions, concessions de terres et actes civils datant des premières années de la colonie en Nouvelle-France. Point d'intérêt non plus pour les documents volés qui se sont retrouvés à Chicago, dont l'acte de prise de possession de l'île d'Orléans (1638) et des journaux de voyage de Cavelier de La Salle (1684) et de LeMoyne D'Iberville (1699-1721).

«Nous n'avons pas de budget d'acquisition et nous avons jugé que ces documents n'étaient pas prioritaires. L'important, c'est qu'ils soient bien conservés», a répondu au Devoir Mme Suzanne Provost, directrice au Centre d'archives de Québec.

Selon nos informations, corroborées par plusieurs archivistes, les «disparitions» auraient eu lieu il y a plusieurs décennies au moment où un libraire parisien faisait commerce de pièces de choix soutirées aux archives avec l'aide de complices québécois. Les pièces retrouvées à Harvard ont été léguées à l'université par un historien de la Nouvelle-Écosse qui les avait acquises du libraire Charles Chadenat, lui-même détenteur du fonds du libraire parisien Defossé, considéré comme un marchand au sens de l'éthique assez discutable.

Pour ce qui est du vol des documents, la porte-parole d'Archives nationales explique ainsi la disparition de ces centaines de pièces. «Quand ces documents sont-ils partis du Québec? On ne le sait pas. Il y a eu [à l'époque] une frénésie par rapport aux antiquités. Ça n'offusquait pas le sens de l'éthique des gens à l'époque», dit-elle. «Il y a eu des périodes où les mesures de sécurité autour de ces documents étaient différentes de celles en pratique aujourd'hui. Les universités ont acquis ces documents de bonne foi», ajoute-t-elle, assurant que de telles pratiques n'ont plus cours aujourd'hui.

Mais plusieurs historiens et généalogistes déplorent le peu d'efforts déployés par le gouvernement du Québec pour récupérer ces documents ou les rendre accessibles aux Québécois. «Chaque fois qu'il y a un maillon manquant, il y a un bris dans la continuité. Archives nationales du Québec n'est pas déterminé à régler ce problème», affirme l'historien André Lafontaine, qui a le premier alerté les autorités sur cette situation.

Pillage systématique

Le pillage des archives de l'État ne date pas d'hier. En 1926, lors de la création du premier service d'archives nationales, le premier archiviste du Québec, Pierre-Georges Roy, se désolait de la perte immense subie au fil des décennies. «Nous avons peut-être perdu deux fois plus d'archives que nous en avons actuellement dans nos voûtes.» «Deux ou trois individus qui avaient leurs petites et grandes entrées aux archives s'emparèrent des meilleures pièces pour les vendre au libraire Dufossé», écrit-il alors dans un article. «[Les archives] sont rendues un peu partout sur le continent américain. J'en ai vu à Montréal à Ottawa, à Boston, à Chicago et même à La Nouvelle-Orléans, poursuit-il. Elles ont été tout simplement volées et vendues à ces institutions». «Nous ne devons pas moins constater que, légitimement, ils [les documents] appartenaient au gouvernement de la province de Québec.»

La mémoire sur papier des tout débuts de la Nouvelle-France se trouve donc aujourd'hui passablement altérée. «On n'a pas idée du nombre de documents volés, car il n'y avait pas de registres», explique André Lafontaine, qui est l'auteur de plusieurs livres sur l'histoire des grandes familles du Québec.

Le réputé historien Fernand Ouellet, ex-archiviste (1950 à 1961) et professeur à l'Université Laval, affirmait déjà en 1958 que «la désintégration des archives de la Nouvelle-France a eu des répercussions énormes sur la recherche historique».

Dès 1791, Lord Dorchester déplorait l'état lamentable des archives récupérées de la Nouvelle-France après la conquête, et réclamait un inventaire des pièces rescapées des ravages de la guerre et du temps. Une troisième enquête ordonnée en 1845 permet de sauver «une grande partie des archives de la Nouvelle-France», affirme le professeur Ouellet. «Mais si on examine la question de plus près, plusieurs collectionneurs n'ont pas hésité à s'emparer de manuscrits pour augmenter leur collection personnelle. De cette façon, des manuscrits très importants sont passés aux États-Unis et en Europe», dit-il.

Malgré la nomination d'un archiviste en chef en 1925, la déperdition des archives semble s'être poursuivie. «Je me suis toujours posé des questions sur la disparition de toute une série de titres sur les concessions des premières terres dans la région de Québec. Tout a disparu après 1940. J'ai fait enquête auprès de la famille d'un ancien archiviste et je me suis fait revirer de bord», raconte Michel

Langlois, ex-archiviste qui déplore l'absence de mesures prises par BAnQ pour retrouver ces documents ou, à tout le moins, en faire des copies accessibles.

Chronique RDAQ du mois de décembre

La quête de l'Enfant Jésus

Tout comme la guignolée, la quête de l'Enfant Jésus se déroulait à la période des fêtes, plus précisément entre Noël et le jour de l'An. Dans les paroisses populeuses, elle se prolongeait jusqu'à l'Épiphanie. Il s'agissait cependant d'une quête plus formelle que la guignolée puisque le curé, ayant pris soin de l'annoncer au prône, la prenait en charge avec quelques marguilliers.

Recueillant les dons qui seraient remis aux pauvres, il effectuait en même temps sa visite annuelle et le recensement de ses paroissiens. Le curé, attendu, bénissait ses fidèles et les objets du culte, donnait les dernières nouvelles, distribuait des objets de piété aux enfants, prodiguait ses conseils et serrait la main de chacun des membres de la famille. Partout, il était accueilli avec déférence même par ceux qui craignaient un peu sa visite. La période était bonne pour sermonner les fêtards et ramener les brebis égarées dans le droit chemin ou inciter aux bonnes résolutions. Le rituel accompli, une collation attendait les visiteurs avec le «petit verre» d'usage. Les marguilliers chargeaient les dons dans le traîneau qui suivait entre chaque maison. Ils seraient vendus à l'encan ou remis aux nécessiteux le plus rapidement possible. La quête de l'Enfant Jésus disparut au début du XXe siècle et la visite paroissiale fut reportée à une période de l'année où le climat est plus clément. Cependant, dans certains endroits, le nom est demeuré pour désigner la quête qui se fait pendant la messe de minuit à l'église.

Le temps des fêtes



Au Québec, l'hiver est une période de l'année où le travail agricole est momentanément interrompu à cause de la rigueur du climat. La menace du froid et la crainte de la famine se sont traduites symboliquement par des comportements où l'abondance des réserves et des victuailles exprime l'espoir et un sentiment de sécurité. Tout le cycle hivernal se caractérise par un temps de réjouissances et de ripailles. Depuis Noël jusqu'à la Saint-Joseph (19 mars), dernière fête du cycle qui marque la fin de l'hiver, les festivités se succèdent. D'abord arrive le temps des fêtes qui va de Noël aux Rois, puis la période du Carnaval qui débute le lendemain des Rois et qui se clôture par les jours gras précédant le cycle de Pâques.

En Amérique française, l'expression «le temps des fêtes» s'emploie au pluriel mais on nomme aussi cette période le cycle des douze jours. Une croyance populaire mentionne que la température qu'il fait à chaque jour de ce cycle est un présage de celle qu'il fera durant chaque mois de l'année à venir. Jusqu'aux années 1950-1960 environ, la fête la plus importante de ce cycle est celle du jour de l'An qui trouve son apogée dans les rassemblements familiaux et les visites. La nostalgie des fêtes d'autrefois se mêle à l'enthousiasme des traditions plus modernes comme les «parties» de bureau ou la course aux soldes du 26 décembre (*Boxing Day*).



Au cours des siècles, le temps des fêtes est devenu un cycle de coutumes auxquelles se sont greffés des éléments ou des traditions empruntés à plusieurs cultures. De nos jours, cette période festive est souvent synonyme de mercantilisme et représente pour plusieurs une corvée de magasinage et de préparation culinaire. Il est en effet difficile de parler des fêtes sans évoquer la course aux centres commerciaux et les



nombreuses visites de parents et amis. Les principales traditions du temps des fêtes encore en vigueur de nos jours, comme le sapin de Noël, le réveillon et les étrennes, sont déjà en place à la fin du XVIIe siècle en Nouvelle-France. Ces pratiques ont évolué sous l'influence de l'industrialisation, de l'urbanisation et de la commercialisation, facteurs qui ont surtout eu des répercussions sur la fête de Noël. Si Noël est aujourd'hui une fête de la famille, spécialement celle des enfants, il ne faut pas oublier que c'est une fête chrétienne avant tout.

Questions quiz

La réponse concernant le numéro antérieur du numéro est la maison généralice de Grugliasco en Italie. Voici la prochaine question : d'après vous quel est l'ingrédient ou le minéral essentiel du biphosphate de chaux?

Mot de l'archiviste

La corruption et les scandales sont légions par les temps qui courent. À cela s'ajoutent d'autres maux partout sur la planète tels que les guerres, la corruption, la misère, le terrorisme et la pauvreté. Les archivistes sont les gardiens de l'histoire et doivent conserver et diffuser les éléments culturels d'une époque. Ceci afin que les générations futures aient une connaissance du passé pour mieux orienté leur avenir. Quel monde léguerons-nous à nos descendants ? Cette question me vint à l'esprit lorsque ma petite fille de cinq ans me demanda de pratiquer sa chanson pour la petite chorale de son école à l'occasion de la fête de Noël. Je m'installai pour l'écouter et m'attendais à entendre une chanson traditionnelle tels que « vive le vent » ou encore « le petit reine au nez rouge » au lieu de cela elle entonna de sa petite voix frêle les paroles suivantes :

Enfants de Palestine ou enfants d'Israël
D'Amérique ou de Chine en ce jour de Noël
Que ton regard se pose
Sur la terre où le ciel
Ne retient qu'une chose
Il faut croire à Noël

Matin couleur de cendre ou matin d'arc en ciel
Qu'importe il faut attendre en ce soir de Noël
Que les fusils se taisent et répondent à l'appel
De cette parenthèse
Qui s'appelle Noël

Un jour viendra peut-être
Un jour au gout de miel
Où l'on verra paraître un oiseau dans le ciel
Aux plumes de lumière
Un oiseau éternel
Colombe pour la terre
Un oiseau de Noël

(Enrique Macias)



*Gloria in excelsis Deo
Et in terra pax hominibus bonae voluntatis*

Joyeux Noël et Bonne Année à tous!

Questions et commentaires

Éric Paquette; archiviste FMS
7141 Avenue Royale
Château-Richer, Québec
Téléphone : 418-824-4215 Poste 1102
Courriel : archivesfreresmaristes@hotmail.com